

# JOURNAL DES ETUDIANS.

PRIX :

(PUBLIÉ HEBDOMADAIREMENT.)

QUATRE SOUS.

1<sup>re</sup> ANNÉE.]

Samedi, 20 Février 1841.

[No. 11.

SOMMAIRE.—*Poésie : Crédulité.—L'apprenti.—Détails historiques sur l'Institut de France.—La colère.—La Cave du diable.—Attitude d'une baleine contre un navire.—Enseigne vivante.—Faits divers.*

## POÉSIE.

### CRÉDULITÉ.

DEJA crédule en mon berceau,  
Je croyais aux chansons que chantait ma nourrice,  
Je croyais à la fée ou méchante ou propice,  
A mes secrets trahis par un petit oiseau.  
Et je croyais au loup quand je n'étais pas sage ;  
Je croyais voir aussi, répétant sa chanson,  
Le ramoneur tout noir, venant à son passage,  
Pour m'emporter dans sa maison.

Plus crédule quinze ans après,  
Car je croyais alors mille fois davantage,  
Je croyais aux serments, au silence, au langage,  
Et que nos regards seuls trahissaient nos secrets.  
Je croyais que l'amour durait comme la vie,  
Je croyais que toujours devait être éternel,  
Je croyais qu'en aimant notre ame était ravie  
Comme les anges dans le ciel.

Je croyais tout cela... j'aimais !  
Sa voix si doucement exprimait ses tendresses,  
Cette voix me faisait d'incroyables promesses,  
Et je n'avais été si crédule jamais.  
Il m'a trompé, il ment : je sais tous les mensonges.  
Je croyais à son cœur, et je doute du mien.  
Les chansons, les serments, les prodiges, les songes,  
Hélas ! je ne crois plus à rien.

Le comte JULES DE RESSEGUIER.

### L'APPRENTI.

SUITE.

M. Kartmann étant sorti pour s'assurer si toutes les mesures étaient bien prises, Frédéric demeura seul dans son cabinet. Il aurait bien voulu voir son frère, mais son chef l'avait prévenu qu'il ne le laisserait point partir, et il n'osait avouer le mauvais dessein de François. Peut-

être avait-il changé de résolution et ne devait-il plus prendre part au crime ! dans ce cas, l'aveu de Frédéric l'eût déshonoré sans utilité. Le pauvre enfant résolut d'attendre l'événement, se confiant dans la bonté de Dieu.

M. Kartmann rentra enfin. Tout était disposé pour prévenir le vol. Les commis et quelques contre-maîtres de la fabrique étaient placés en embuscade sur les différents points de la cour où donnaient les croisées du comptoir, et ils étaient en nombre suffisant pour se rendre facilement maîtres des voleurs. M. Kartmann conduisit alors Frédéric au comptoir : l'enfant suivit sans observations espérant que le hasard lui fournirait peut-être l'occasion d'être utile à François s'il devait venir.

Une heure à peu près s'écoula sans que rien annonçât l'arrivée des ouvriers, heure d'angoisses horribles pour le malheureux Frédéric, que le plus léger bruissement faisait tressaillir et qui croyait à chaque instant voir son frère paraître. Cette obscurité et ce silence qui régnaient dans l'appartement et qui lui faisaient mieux comprendre la gravité de la circonstance, le glaçaient d'épouvante ; c'était plus que les forces d'un enfant n'en pouvaient supporter : il avait tout épuisé dans cette affreuse journée, et son pauvre cœur n'y suffisait plus ; mais il lui sembla qu'il allait se briser quand l'horloge voisine sonna une heure, et qu'un léger grincement de fer l'avertit qu'on se préparait à forcer les volets. M. Kartmann entendit ce bruit en même temps que lui, et se rapprocha de la croisée : Frédéric se leva aussi par un mouvement spontané, puis il retomba sur sa chaise accablé et sans forces.

Cette agonie se prolongea pendant long-temps. Les ouvriers, dans la crainte du bruit, n'ébranlaient les volets que faiblement, et ce ne fut qu'après de longs efforts qu'ils furent enlevés. Au même instant, les débris d'un carreau brisé tombèrent sur le parquet et M. Kartmann fit entendre un coup de sifflet. Le tumulte qui eut lieu aussitôt au dehors vint avertir que l'ordre donné par ce signal avait été exécuté. Bientôt on distingua des cris, et un coup de feu partit !... A ce bruit M. Kartmann sortit précipitamment du comptoir. Frédéric, jusque là, ne s'était senti la force de faire aucun mouvement. Le frôlement d'un corps qui cherchait à s'introduire par l'ou-